

Mercredi 15 décembre 2010

« Notre but est qu'une organisation d'ensemble puisse tenir compte d'un vecteur de singularité : chaque usager doit être envisagé, dans sa personnalité, de la façon la plus singulière. D'où une sorte de paradoxe : mettre en place des systèmes collectifs, et en même temps préserver la dimension de singularité de chacun. C'était dans cette sorte de "bifurcation" que se posait cette notion de Collectif.

Alors, bien sûr, il faudrait peut-être reprendre tout ce que j'ai pu articuler depuis cette époque, des improvisations... Ce mot "Collectif" revient souvent, et chaque fois je dis que c'est dans un sens qui n'est pas celui de... À une époque, c'était à peu près en 1960, je m'étais dit que ça devait obéir à une logique, qui n'est pas la logique habituelle de l'organisation des systèmes psychiatriques traditionnels. Ça met en question — et ceci en accord avec Bonnafé — une critique de la hiérarchie, de ses mésusages ou même de ses usages dans ce qui est mis en place par le système étatique, dans lequel on est bien obligé de vivre et avec lequel on doit s'articuler pour essayer d'avoir une efficacité... À cette époque, j'avais souligné que la logique du Collectif n'est pas une logique de simple discursivité, n'est pas une logique de la sérialité, n'est même pas une logique de simple *Gestalt*, mais une logique qui respecte une *quasi* infinité de facteurs, pour chacun. Cette *quasi* infinité de facteurs doit être prise en considération, mais les structures habituelles ne sont pas aptes à la prendre en

charge. »

Jean Oury,
Le collectif (1984-85)

« Les machines, considérées comme **systèmes abstraits**, servent de modèles pour les objets analysés. En qualité de modèles, les machines cybernétiques représentent des images mathématiques considérées comme hypothèses de la structure intérieure des objets étudiés. D'habitude la notion de modèle est liée à une image quelconque matérielle et démonstrative — par exemple, à un certain degré de développement de la physique, le système solaire était considéré comme un modèle de la structure de l'atome—, la notion de démonstration peut être étendue à des systèmes abstraits et symboliques ; de tels systèmes sont intitulés modèles parfaits pour les distinguer des modèles matériels, c'est-à-dire des images matérielles d'objets étudiés. Les machines cybernétiques représentent donc des systèmes abstraits et symboliques, utilisés comme modèles parfaits des objets analysés.

La nécessité de rechercher des modèles se présente partout où la structure intérieure de l'objet étudié n'est pas accessible à l'observation directe. De tels objets s'appellent, en cybernétique, des "caissons noirs". Ce terme est emprunté à l'électricité, domaine où il est souvent indispensable de définir le contenu d'un caisson scellé, doté d'une entrée et d'une sortie. En soumettant l'entrée à différentes influences et en observant ensuite le résultat de ces influences à la sortie, l'ingénieur en tire une conclusion sur le contenu du caisson. Si on examine l'objet de la science en tant que caisson noir, l'entrée sera constituée par les opérations exécutées sur l'objet par l'expérimentateur, et la sortie par les

observations des résultats de ces opérations. »

Sebastian Konstantinovic Saumjan,
« La cybernétique et la langue »,

repères
Alors...

23
appels

- (Oury) (Saumjan)
- de la frustration

Alors... (1)

1 de la mise en ton

2

? psychanalyse, psychiatrie, « sémantique structurale », sémiotique

3 sémantique structurale (Greimas)

4 des machines abstraites cybernétiques (Saumjan)

5 de la sémiotique (Peirce/Balat)

6

7

8

9

Alors... (2)

10 du Collectif (Oury)

11 du phonème (Troubetzkoy)

12 de la grammaire génératrice (Saumjan),

13 du trait unaire (Lacan)

14

15

Alors... (3)

16 chosifier/fétichiser (Marx et...)

17

18 de la bureaucratie

19 de l'économie restreinte

20

Alors... (4)

21

22

ton, tonal
Saumjan
machine, machine logique, (machine) abstraite, cybernétique
boite noire (caisson noir)
le collectif
sémiotique, peirce, balat, pragmaticisme, deledalle
Troubetzkoy, phonème, phonologie, oristique, démarcatif
trait unaire, einziger zug, lacan, freud
objet a (ou objet (a), ...)
chosifier, fétichiser, fétiche,
économie générale, restreinte
logique négative,
travail, travail vivant, inestimable
marx, egebak, bataille, granel, la « coupure »,
bureaucratie, angélologie, agamben
groupe(s), bion, tosquelles
transfert, transfert dissocié, greffes de transfert, pankow, spaltung
rencontre, tuchè, automaton,
liberté de circulation, vie quotidienne

appel : « action de faire venir ou d'attirer en un lieu ». <http://www.cnrtl.fr/definition/>

Ici, c'est une invitation à plonger dans les prises de notes (puis dans les bribes) pour y puiser les articulations développées autour de ces termes par Jean Oury dans les précédents séminaires de Sainte-Anne (2005-2010).

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO_prisnotot8.pdf

De la frustration

*Ce mercredi soir,
pas de grève (octobre), le micro n'est pas défectueux (novembre),
mais on a eu du mal à récupérer la clé de l'amphi...*

*et puis...
vient le doute sur le maintien du séminaire dans l'amphi CMME de Sainte-Anne
Écoutez ! (3'55)*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_101215/s5.mp4
<http://www.collectifpsychiatrie.fr/?p=911>

*mais tout finira bien...
<http://www.collectifpsychiatrie.fr/?p=945>*

Il y aura aussi...

*et puis...
Jean Oury manifeste sa frustration
de ne pas avoir pu discuter avec Pierre Delion, lors de la journée des Croix Marine
à Tours (14 décembre)
<http://www.croixmarine.com/formations/etudes/tours.pdf>*

Alors... (1)

1

« mais *Alors...* *Alors !*... Il y a des gens qui disent : “**mais**
Alors...” ... Il n'y a pas de **mais... Il n'y a pas de mais !** ...
Alors... mais ça dépend du **ton** dans lequel on le met :
Alors...”

Et *Alors...* ça met en question quand même des quantités de
choses ! ... Peut-être... pour dire un peu comme ça...
apparemment n'importe quoi... »



*Au tout début de Nouvelle Vague (1989),
Godard fait reprendre sous trois tons différents à son actrice,
Domiziana Giordano (hors-champ) :
« Vous avez mal ? »
Écoutez ! (3'33)*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/cine/nv_mal.mp4
<http://www.cahiersducinema.com/JEAN-LUC-GODARD,517.html>

cf. séance de septembre pour un autre exemple de mise en ton,
toujours chez JLG...

De la mise en ton

2

« Il y a des trucs qui me restent ! Je ne sais pas si c'est sur
l'estomac ou dans la tête ou dans les pieds, mais... mais ça me
reste ! des trucs qui n'ont pas été traités comme il faut, quoi... »

2 bis (*un peu plus tard...*)

« Je suis resté... frustré... et vous savez : une des pires choses
qui reste toute la vie, c'est ce qu'on n'a pas pu faire ! Eh bien je
voulais parler de la **sémantique structurale**,... Je
restais avec ça ! la **sémantique structurale**... [...] et j'en parle
encore ! Ça me semblait très très important... »

? [psychanalyse, psychiatrie, « sémantique structurale », sémiotique]

3

« Au GTPSI, souvent on prenait un thème. C'était souvent moi qui disais : "Tiens pour la prochaine fois, on va parler de ça, on va parler de ça"... et puis on parlait souvent d'autre chose !... mais on va parler de ça quand même...

Et puis moi, je voulais parler de « trucs », comme ça, pour voir ce que ça donnait, mais d'une façon un petit peu hésitante ! quand même, c'est compliqué !...

"Quels sont les rapports entre la psychiatrie, la psychanalyse, ces machins institutionnels et puis... la **sémantique**

structurale ?" ... Pas uniquement de Greimas !... quelque chose de bien plus subtil... une sémiotique, comme ça, etc...

J'avais quand même pensé des trucs... préparé un peu dans la tête, et puis ... "je vais en parler, comme ça, et puis on va pouvoir discuter avec les gens qui sont là..." »

Oswald **Ducrot**.

« A. J. Greimas, *Sémantique structurale. Recherche de méthode* », *L'Homme*, 1966, vol. 6, n° 4, pp. 121-123.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1966_num_6_4_366851

« Une deuxième originalité de l'ouvrage de A. J. Greimas concerne le point d'insertion de la linguistique dans les sciences humaines. Une fois admis qu'un mythe, par exemple, est un système de signification, il faut lui reconnaître deux aspects complémentaires, un signifiant et un signifié. Or l'application la plus naturelle de la linguistique semblerait devoir porter sur le signifiant. On peut facilement envisager, par exemple, qu'un procédé analogue à la commutation phonologique permette de distinguer, parmi les événements qui composent le récit mythique, ce qui est pertinent (ce qui contribue à véhiculer le sens) et ce qui n'est qu'une variante dépourvue de valeur significative. Mais les méthodes proposées dans *Sémantique structurale* visent tout autre chose. C'est d'une analyse du signifié, du contenu, qu'il s'agit. Le problème n'est pas de déterminer l'organisation la plus cohérente du signifiant, mais de décrire la signification. L'auteur cherche

avant tout à construire un certain nombre de concepts permettant d'exprimer, avec autant de cohérence et de netteté que possible, ce que le récit mythique dit d'une façon enveloppée, allusive, et qui souvent même apparaît contradictoire. La tâche dernière qu'il se fixe, c'est de créer un langage où l'on puisse, objectivement, parler du sens.

Cette remarque fait apparaître une troisième particularité de l'approche de Greimas. Il peut en effet sembler bien prétentieux pour un linguiste d'enseigner à décrire la signification d'un objet non proprement linguistique, comme un mythe, Alors qu'on est encore loin de savoir décrire l'univers sémantique recouvert par une langue naturelle. Les tentatives faites pour décrire la connaissance et la conception du monde sous-jacentes au français par exemple, n'ont guère donné de résultat bien convaincant, et l'on comprend que beaucoup de linguistes répugnent à se présenter comme guides dans un domaine où ils ont si peu avancé. L'attitude de Greimas est très différente. Certes il ne cherche pas à déguiser qu'il est impossible en fait — et peut-être en droit — de décrire ces vastes univers sémantiques recouverts par les langues naturelles (cf. p. 141). Il pense même que seuls peuvent être étudiés des systèmes clos, des "micro-univers sémantiques", c'est-à-dire précisément ceux qui sont l'objet des sciences humaines non proprement linguistiques, ceux, par exemple, qui ont pour signifiants l'oeuvre d'un écrivain, un groupe de mythes, un genre littéraire bien défini, etc. Mais il maintient d'autre part que l'étude des langues naturelles est, pour le sémanticien, une école incomparable. Car c'est là que se révèlent le mieux certains caractères généraux de la signification. Ainsi est-ce à propos des langues naturelles qu'on voit avec le plus d'évidence que le sens ne se donne jamais immédiatement, mais qu'il se manifeste à travers une longue série de transformations, et qu'il ne peut être découvert que si l'on suit, à rebours, ce cheminement complexe. Si en effet on étudie d'emblée les micro-univers sémantiques, on risque de se laisser prendre au piège de ce que Greimas appelle "la manifestation figurative". L'ordre et l'agencement des images, le déroulement des événements, ont toutes chances de faire impression sur le descripteur, d'être pris au sérieux, et de cacher les modèles d'organisation qu'ils manifestent d'une façon seulement "implicite". Une telle mésaventure est arrivée à ceux-là mêmes qui ont pris le plus de recul par rapport à l'apparence immédiate ; les efforts freudiens pour découvrir un contenu latent derrière le contenu manifeste, les interprétations "symboliques" qu'on a tentées pour les mythes ou pour les oeuvres littéraires, la recherche de sens figurés plus vrais que le sens propre, restent encore trop proches de l'apparence figurative : ils se contentent de la rectifier, de la compléter, de gloser sur elle, Alors qu'il faudrait la disloquer entièrement pour isoler les éléments sémantiques qu'elle amalgame. La distance entre le sens et les moyens de sa manifestation est en revanche beaucoup plus évidente dès qu'on réfléchit sur les langues naturelles. »

4

« Mais entre temps, heureusement, par hasard, j'étais tombé sur une revue : la revue *Diogène*... Ah !... Je crois que c'est 69... ou 68... Ça s'intitulait *Problèmes du langage*. [...] et *Alors*, une surprise fantastique ! Il y avait un article de Saumjan. C'était une critique de la "grammaire générative" de Chomsky et puis une reprise de ce qu'il appelle la "grammaire transformationnelle"¹... Or, c'est ce qui imprégnait, ça... mais je ne pouvais en parler nulle part ! Ils gueulaient trop ! Dès qu'on voulait parler de quelque chose, ils se mettaient à s'étriper ! Alors, moi je restais avec ce Saumjan dans un coin, comme ça. [...] C'est très compliqué ! Mais c'est bien expliqué... »

Sebastian Konstantinovic **Saumjan**,
« La cybernétique et la langue »,
Diogène, n° 51, 1965

<http://www.cairn.info/revue-diogene.htm>

réédité in *Problèmes du langage*, Gallimard, 1966 (épuisé).

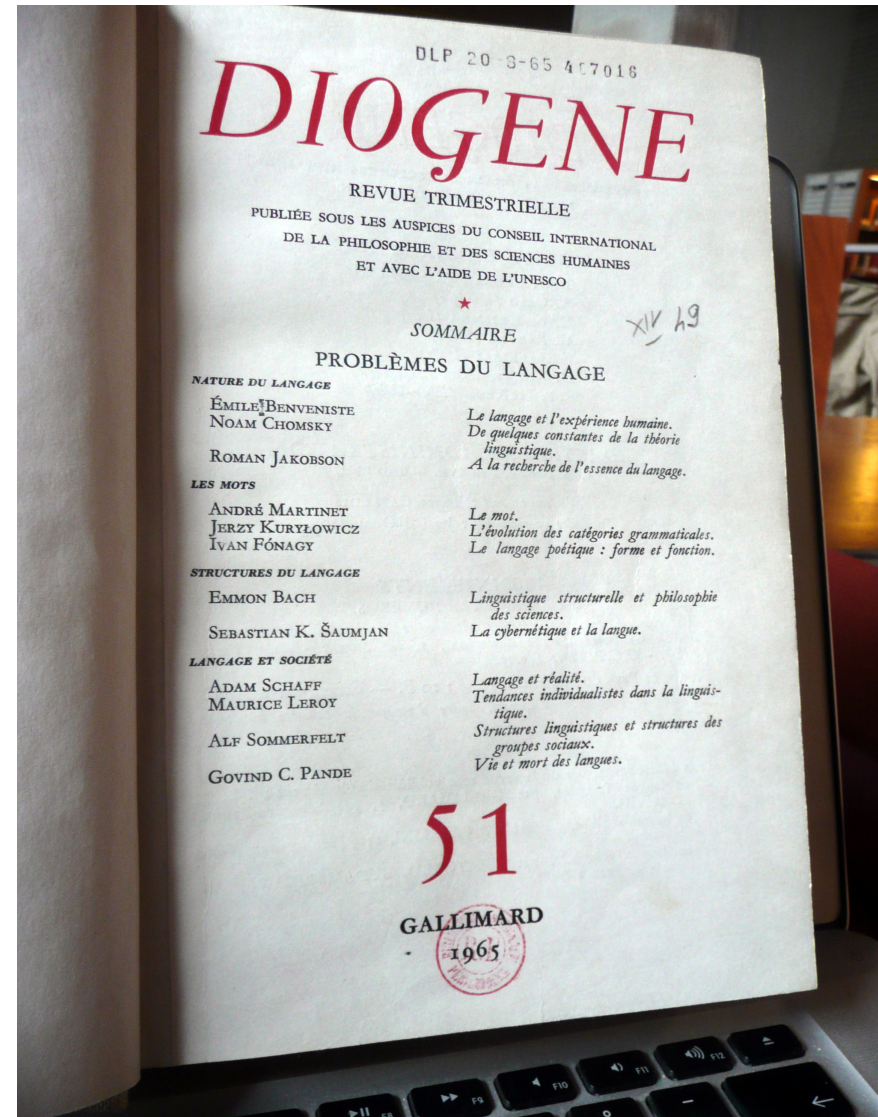
Des « machines abstraites »...

I. Notion de la machine en cybernétique

Le célèbre mathématicien allemand D. Hilbert écrit : « Une nation isolée ne peut progresser que si les nations voisines sont en progrès ; les intérêts des différents États exigent non seulement que l'ordre règne à l'intérieur de chacun d'eux, mais encore que les relations entre ces États soient réglées d'une façon correcte ; il en est de même pour le problème de la vie des sciences.² »

¹ Cf. les textes de Saumjan pour les appellations exactes.

² D. Hilbert, *Axiomatisches Denken*, Gesammelte Abhandlungen, T. III, Berlin, 1935, p. 146.



Ces paroles de D. Hilbert, écrites il y a plusieurs années, et dans lesquelles il souligne l'importance primordiale de l'interdépendance des sciences, acquièrent une signification particulière de nos jours où la cybernétique, qui se développe d'une façon accélérée, permet de découvrir des analogies profondes, pouvant nous mener très loin, entre des domaines de connaissances n'ayant, a priori, aucun rapport entre elles.

La spécification de l'objet de la cybernétique est la suivante. Il existe trois principaux types de machines :

- 1.- Des machines qui transforment une énergie en une autre (machines à vapeur, turbines à gaz)
- 2.- Des machines qui modifient la nature et l'état des objets de la production (ex. : machines textiles, métallurgiques, de transport) ;
- 3.- Des machines qui transforment une forme d'information en une autre (machines susceptibles d'être utilisées pour exploiter les résultats des recherches scientifiques et techniques, pour l'automatisation des traductions de différentes langues, etc.) Ce dernier type de machine fait partie des recherches de la cybernétique. Il convient de souligner que la cybernétique ne s'intéresse à ces machines que du point de vue du système de haut niveau d'abstraction qu'elles constituent et non pas du point de vue de leur forme concrète. "La cybernétique est l'étude de tout système capable de percevoir, conserver et exploiter une information et de l'utiliser à des fins de direction et de régularisation."³

La notion de machine en tant que système abstrait, transformant une information, est la notion fondamentale qui sert de pont entre des sciences qui, à première vue, semblent être très lointaines les unes des autres, telles que neuro-physiologie, biologie, psychologie, économie, linguistique ou pédagogie. Citons une remarque pertinente du professeur A.E. Kobrinsky : "La cybernétique est une science dans laquelle le physiologue apprend à l'ingénieur comment construire un automate, tandis que l'ingénieur enseigne au physiologue la structure du système nerveux. On pourrait également ajouter à cela qu'ils enseignent tous deux à l'économiste la régularité des structures économiques."⁴ »

Examinons en détail la notion de machine en cybernétique. W. Ashby écrit : "Plusieurs ouvrages ont pour titre 'Théorie des machines', mais habituellement ils renferment des renseignements sur des objets mécaniques, des

³A.N. Kolmogoroff, Préface à la traduction en langue russe de l'ouvrage de W. Ross Ashby : *Introduction à la cybernétique*, 1959, p. 8.

⁴A.A. Feldmaum : « Les processus de l'enseignement des hommes et des automates », dans *Cybernétique – Mentalité – vie*, 1964, p. 421.

leviers et des roues d'engrenage. La cybernétique est également une "Théorie des machines", mais elle parle des moyens de comportements et non des objets eux-mêmes. Elle demande : "Que fait-il ?" et non "Qu'est-ce que c'est ?". Par exemple, elle s'intéresse beaucoup aux expressions telles que : "cette variable suit une simple variation harmonique" ; elle cherche beaucoup moins à savoir ce que représente cette mesure, quelle est la position du point sur la roue ou quel est le potentiel de la chaîne électrique. Elle est donc fonctionnelle et "behavioristique"... La cybernétique concerne à peu près autant les machines réelles — électroniques, mécaniques, neurologiques et économiques — que la géométrie concerne les objets réels de l'espace terrestre. »

De la sémiotique (Peirce/Balat)

5

« Et puis, bien plus tard, bien plus tard, il y a eu cette rencontre extraordinaire avec Michel Balat. [...] »

Alors, j'ai rencontré Michel Balat en décembre 1986. J'avais toujours dans la tête tout le reste à quoi personne n'avait répondu. Je l'ai rencontré parce qu'un copain avait dit que ce serait bien que je sois dans le jury de sa thèse, une thèse énorme ! Ça s'appelait : *Peirce, Freud, Lacan...* Ah !... »

Michel Balat,

Des fondements sémiotiques de la psychanalyse : Peirce, Freud, Lacan, L'Harmattan, 2000

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=8778>

Le site de Michel Balat (très nombreux textes)

<http://www.balat.fr>

*Cf. l'ensemble des prises de notes
notamment avril 2007, octobre 2008, novembre 2009, février 2010
(interventions de MB)*

6

« Une autre fois que l'on était allé à des réunions de sémiotique à Perpignan, on avait rencontré un tas de types. En particulier, un allemand, **Karl-Otto Apel** dont j'avais lu des choses remarquables et qui connaissait bien Peirce. J'avais lu un article très intéressant : *La pragmatique transcendantale*. Ça faisait écho avec le **pragmaticisme** — dont parlerait après Michel Balat, pour justement se distancier de la pragmatique de William James. »

Les livres de K.O. Appel aux éditions du Cerf
http://www.editionsducerf.fr/html/fiche/ficheauteur.asp?n_aut=1234

Un site consacré à Apel ...

http://www.karl-otto-apel.de/eng_home.htm

...Une thèse...

<http://archive.bu.univ-nantes.fr/pollux/show.action?id=00050346-9371-42fb-8dff-6d92629b33b4>

Quelques articles...

<http://methodos.revues.org/118>

<http://www.lyber-eclat.net/lyber/cometti/3apel.html>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Karl-Otto_Apel

7

« Une autre fois, j'avais été à Liège, chez notre copain **Jacques Schotte** qui organisait trois journées sur la sémiologie... orientées en particulier autour de Szondi, de la phénoménologie... [...] Mais j'ai eu le malheur dans l'exposé, de parler de ce type, Karl-Otto Apel... »

8

« Ensuite avec Danielle Roulot, on est retournés à Perpignan où l'on a revu K.O. Appel. Et puis, dans un petit groupe avec Michel Balat, j'ai eu le malheur de parler de **Greimas**, de sémantique structurale... »

9

« Mais c'était un deuil multiple ! Je ne peux pas parler de Saumjan, pas parler de Greimas, pas parler de Karl-Otto Appel... [...] »

Un autre malheur que j'ai eu... Une fois, Lacan avait invité Jakobson à son séminaire... [...] “qui veut poser une question à Roman Jakobson ?” ... Tout le monde ferme sa gueule !... et moi, je lui demande : “Que pensez-vous de la sémantique structurale ?... »

[...]

J'étais là, avec Saumjan, Greimas... C'était foutu quoi ! »

Alors... (2)

Du Collectif

10

« *Alors*, arrive le séminaire de Sainte-Anne, comme on dit, à l'amphithéâtre Magnan... 1981, 82, 83, 84... [...] »

Donc, ce que j'appelle *Le Collectif*... — *Alors* là, je me suis vengé de tout ça ! — ... c'est ce qui obéit à une structure *cybernétique* de type 3 ! ... C'était la première page de l'article de Saumjan ! »

Jean Oury. **Le Collectif. Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)**,
réédition Champ social éditions, 2005, p. 213-215,
séance du 19 juin 1985.

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« Je ne sais pas s'il faut réinsister là-dessus, on en a parlé maintes et maintes fois de ce qui est l'*initium* de toute structure : “un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant”.

l'agent du discours	l'autre
la vérité	la production

$$\frac{S1}{S2} \rightarrow \frac{S}{S1} \text{ discours du maître}$$

C'est la formule initiale, la formule canonique de la structure. Quand on dit "un autre signifiant", c'est en fin de compte l'ensemble, le *corpus* de tous les signifiants ; et le S1, c'est *l'inchoation* qui fait que ça lance le discours... Ce que je viens d'écrire, c'est le "discours du maître", c'est le discours de la *structure*. Autrement dit : quand on veut changer l'*ambiance* — qu'on le sache ou non — pour changer le style, pour changer quelque chose d'une certaine sensation de ce qui est là, — c'est-à-dire dans une dimension *pathique* — il faut changer quelque chose au niveau-même de ce qui va surdéterminer les sujets qui sont là. On peut dire que cette équation du discours du maître, c'est une équation qui ne fait qu'écrire — et ce n'est pas rien de l'écrire ! — ce que Freud appelait la surdétermination du sujet par les structures inconscientes. C'est-à-dire par les signifiants, qui sont l'armature même, la tablature de *lalangue*. Or, s'il y a un discours analytique, son efficace, c'est la production de S1, c'est-à-dire la production d'une structure. Ça peut sembler du *charabia*, dit comme ça, mais c'est une "traduction" ; c'est important de le formaliser sous cette forme-là, pour pouvoir s'y repérer. C'est-à-dire que si l'on fait l'intégrale d'un certain nombre de petits événements qui sont des émergences authentiques de quelque chose de l'ordre du transfert, c'est-à-dire de l'apparition d'une manifestation du désir, s'il y en a suffisamment, il va y avoir production de nouvelles structures.

Ce que j'appelle le Collectif, c'est de cet ordre. C'est-à-dire que ça ne peut pas être produit par l'administration ; ça ne peut pas être trouvé à l'extérieur, comme on achète un groupe, ou un appareil, un scanner ou une machine à laver. C'est quelque chose qui est produit par la vie collective, par l'espace de convivialité, mais qui est produit au niveau minimal — à la limite, qui ne se voit pas. Quelque chose de l'ordre — c'est pour ça que je parlais tout à l'heure d'une sous-jacence, à un niveau pas forcément de l'inconscient — d'une sorte de tressaillement : "Il se

passé quelque chose". C'est l'intégrale de tout ça qui va dessiner ce que j'appelle le Collectif. **C'est pour ça que je disais, depuis très longtemps, que le Collectif ressemble à une machine abstraite ; comme en cybernétique ; "machine abstraite du type 3" : celle des langages artificiels. Une machine abstraite qui n'ek-siste que parce qu'il y a une sorte d'information permanente — au sens de "enformer" — qui forme cette espèce "d'organe abstrait", qui lui même, à ce moment-là, va permettre qu'il y ait possibilité d'une nouvelle greffe de transfert.** C'est au niveau de l'ambiance qu'on va "sentir" qu'il y a quelque chose de vivant qui tient la place du *semblant*. Je vous rappelle, ce que j'évoquais rapidement la dernière fois : pourquoi cette attention à ce genre de processus ? C'est une attention, on peut dire pragmatique, une attention au "à quoi ça sert ?" ; "Pourquoi ça plutôt qu'autre chose ?" »

Du phonème (Troubetzkoy)

11

« Troubetzkoy, c'est l'un de mes préférés : « Principe de phonologie » de Troubetzkoy, présenté par... Jakobson. Un livre remarquable. Mais par moments, illisible. [...] ... À l'opposé, il y avait Hjelmslev, au Danemark. [...]

...C'était compliqué, parce qu'en même temps il y avait une exploitation de Hjelmslev par Félix (*Guattari*). »

Sur le « cercle de Prague » et Troubetzkoy
http://fr.wikipedia.org/wiki/Cercle_linguistique_de_Prague

http://clif.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?num=5410

Sur Louis Hjelmslev

http://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_Hjelmslev

Nicolas Sergueïevitch **Troubetzkoy**, *Principes de phonologie* (1938), Klincksieck, dernière édition : 2005.

<http://www.klincksieck.com/livre/?GCOI=22520100148860>

Sur la notion de « distinctivité »

« DIACRITIQUE ÉTUDE DE LA FONCTION PHONIQUE DISTINCTIVE

I. Notions fondamentales 1. L'opposition phonologique distinctive

L'idée de différence suppose l'idée d'opposition. Deux choses ne peuvent être différenciées l'une de l'autre que dans la mesure où elles s'opposent l'une à l'autre, c'est-à-dire dans la mesure où il existe entre elles deux un rapport d'opposition. Par conséquent, une fonction distinctive ne peut échoir à une particularité phonique que dans la mesure où elle s'oppose à une autre particularité phonique, c'est-à-dire seulement dans la mesure où elle est un terme d'une opposition phonique. Les oppositions phoniques qui dans la langue en question peuvent différencier les significations intellectuelles de deux mots, nous les nommerons des oppositions phonologiques (ou des oppositions phonologiques distinctives). Par contre les oppositions qui ne possèdent pas cette faculté seront dites non pertinentes au point de vue phonologiques ou non distinctives. En allemand l'opposition o-i est phonologique distinctive : par ex. so "ainsi" — sie "elle, ils, elles", Rose "rose" — Riese "géant", mais l'opposition entre le r lingual et le r uvulaire n'est pas distinctive, puisqu'il n'y a en allemand aucune paire de mots qui soient différenciés par cette opposition phonique. » (p. 33)

« 2. Unité phonologique distinctive. Phonème. Variante [...]

Ces unités phonologiques qui, au point de vue de la langue en question, ne se laissent pas analyser en unités phonologiques encore plus petites et successives, nous les appellerons des phonèmes. Le phonème est donc la plus petite unité phonologique de la langue étudiée. La face signifiante de chaque mot existant dans la langue se laisse analyser en phonèmes et peut être représentée comme une suite déterminée de phonèmes.

Naturellement, il ne faut pas simplifier les choses. On ne doit pas se représenter les phonèmes comme des moellons dont les différents mots seraient composés. Chaque mot est plutôt un tout phonique, une silhouette, et les auditeurs le reconnaissent comme une silhouette, à peu près comme on reconnaît dans la rue un homme déjà connu à l'ensemble de sa silhouette. Mais la reconnaissance de la silhouette suppose qu'elle se distingue des autres et cela n'est possible que si les

diverses silhouettes se distinguent entre elles par certaines marques. Les phonèmes sont donc les marques distinctives de silhouettes de mots. Chaque mot doit contenir autant de phonèmes dans l'ordre voulu qu'il est nécessaire pour le distinguer d'un autre mot. Cette succession de phonème n'est tout entière propre qu'à ce seul mot, mais chaque terme isolé de cette succession apparaît comme marque distinctive également dans d'autres mots. En effet le nombre de phonèmes employés comme marques distinctives est dans chaque langue beaucoup plus petit que le nombre des mots, de sorte que chaque mot particulier n'offre jamais qu'une combinaison déterminée de phonèmes existant également dans d'autres mots. Cela ne contredit nullement au caractère de silhouette qu'a le mot. En tant que silhouette chaque mot contient toujours quelque chose de plus que la somme de ses termes ou de ses phonèmes, à savoir le principe d'unité qui joint ensemble cette suite de phonèmes et confère au mot son individualité. Mais à la différence des divers phonèmes ce principe d'unité ne peut être localisé dans le corps du mot, et par conséquent on peut dire que le corps du mot peut être analysé en phonèmes sans laisser de résidu, qu'il consiste en phonèmes, de même qu'on peut dire à peu près de la même manière qu'une mélodie composée sur la gamme majeure consiste dans les notes de cette gamme (bien que cette mélodie outre les notes, contienne sûrement encore quelque chose qui lui donne une silhouette musicale particulière et déterminée). » (p. 37-39)

Sur la notion de « démarcatif »

« ORISTIQUE Étude de la fonction phonique délimitative

1. Remarques préliminaires [...]

... ces procédés en tant que tels ne sont que des procédés de secours. Ils peuvent être comparés aux signaux de circulation dans les rues. Jusqu'à une époque récente, on n'avait eu aucun de ces signaux même dans les grandes villes et aujourd'hui encore ils n'ont pas été introduits dans toutes les villes. On peut justement aussi se tirer d'affaire sans eux : on a besoin seulement de prendre plus de précautions et de faire plus attention. Ils ne se trouvent pas à tous les coins de rue, mais seulement à quelques-uns. De même les procédés linguistiques de délimitation n'apparaissent pas d'habitude à toutes les places en question, mais seulement de-ci de-là. La différence consiste seulement en ce que les signaux de circulation existent toujours aux croisements "particulièrement dangereux", tandis que la répartition des procédés linguistiques de délimitation dans la plupart des

langues est, semble-t-il, tout à fait fortuite, ce qui tient à ce que la circulation est réglée artificiellement et rationnellement, tandis que la langue se forme et se développe comme un organisme. Mais d'après leur nature psychologique les procédés de délimitation linguistique sont cependant semblables aux signaux de circulation : aussi bien les uns que les autres permettent çà et là une détente de l'attention.

Nous appellerons les procédés de délimitation linguistique des "signes démarcatifs". On peut les classer d'après différents principes. D'abord d'après leur rapport avec la fonction distinctive, deuxièmement d'après leur caractère homogène ou complexe, troisièmement selon qu'ils indiquent l'existence ou l'absence d'une limite, et quatrièmement selon ce qu'ils indiquent comme limite (c'est-à-dire selon qu'il s'agit d'une limite de mot, de morphème ou de phrase). Il est important pour caractériser une langue d'établir quels types de signes démarcatifs y dominent et quelle est la fréquence de leur emploi, de sorte que la fonction phonique délimitative réclame une statistique particulière. » (p. 291)

12

« Il (*Saumjan*) s'appuie même sur Troubetzkoy pour critiquer la grammaire générative⁵ de Chomsky qui était très à la mode. Je fais le malin comme ça... mais c'est énorme... on ne va pas passer une année sur un texte mais, comme ça, par intuition... , je pense qu'il avait raison vis-à-vis de Chomsky. [...] »

De la grammaire génératrice de Saumjan...

Sebastian Konstantinovic **Saumjan**,
« La cybernétique et la langue »,
Diogène, n° 51, 19 ??

réédité in *Problèmes du langage*, Gallimard, 1966 (épuisé).

« L'application en linguistique de la notion de machine cybernétique a conduit à la

⁵Cf. les textes de Saumjan pour les appellations exactes

création d'un domaine nouveau de cette science : la théorie des grammaires génératrices. [...]

Les **grammaires** examinées en tant que **machines logiques** seront appelées « grammaires génératrices ». [...]

Dans les grammaires génératrices considérées comme machines logiques, nous trouvons à l'entrée les renseignements sur le nombre définitif des sujets grammaticaux élémentaires et sur les **règles d'engendrement** des sujets grammaticaux complexes. En définitive, la grammaire génératrice fournit à la sortie les sujets grammaticaux complexes demandés. [...]

En conclusion de ce chapitre, il serait utile de s'attarder quelque peu sur le terme "engendrement", qui ne signifie pas que la grammaire génératrice façonne le comportement de l'orateur qui synthétise les propositions de la langue. En réalité, elle demeure neutre par rapport aux points de vue de l'orateur et de l'auditeur. Des algorithmes spéciaux de la synthèse automatique et de l'analyse de la langue doivent être bâtis à partir de grammaires génératrices afin de pouvoir façonner le comportement linguistique des orateurs et des auditeurs. Bien que la construction de ces algorithmes doive se fonder sur celles des grammaires génératrices, et que, d'autre part, il soit indispensable d'en tenir compte pour créer des grammaires génératrices, il faut considérer que nous sommes en présence de différents domaines de recherche sur la langue en général. La différence entre la théorie des grammaires génératrices et celle des algorithmes peut être comparée à la différence entre la logique mathématique et la logique des nombres. [...]

De la grammaire de transformation de Chomsky (du point de vue de Saumjan)

La grammaire de transformation de N. Chomsky, c'est la grammaire génératrice composée de trois parties : 1° les systèmes de règles des composantes directes ; 2° Les systèmes de règles de transformation ; 3° les règles morphologiques des phonèmes.

Dans la grammaire de transformation, l'engendrement des propositions se produit de la façon suivante : cette grammaire, considérée comme machine logique d'un type défini possède à l'entrée le symbole "S" qui représente le proposition comme

un élément global non démembré. Par une série d'opérations (successives, ce symbole se transforme, d'après les règles des composantes directes, en un chaîne finale. L'ensemble de telles chaînes forme le noyau d'une langue, ce noyau renferme de simples propositions actives de narration appelées propositions de noyau. De nouvelles chaînes naissent grâce à l'application des règles de transformation à ces propositions. À leur tour, ces chaînes se développent d'après les règles des composantes directes. Les chaînes définitives ainsi obtenues sont recodifiées, à la sortie, en chaînes de phonèmes morphologiques conformément aux règles spéciales des phonèmes.

Tel est le schéma général de la grammaire de transformation⁶, qui, comme on le sait, est née de la critique du modèle des composantes directes dans la linguistique descriptive. Dans cette grammaire, le modèle des composantes directes est examiné seulement en qualité de modèle particulier inclus dans le modèle grammatical général. Ainsi, la grammaire de transformation peut être examinée dans une certaine mesure comme le développement ultérieur de la linguistique descriptive.

Elle représente, en comparaison des modèles de la linguistique descriptive, un sérieux pas en avant. Cependant, le fait qu'elle soit née justement sur le terrain de la linguistique descriptive et sans aucun lien avec les autres tendances de la linguistique structurale s'est fait sentir sur la grammaire de transformation, comme il apparaît dans les travaux de N. Chomsky, R. Liza, etc., en ce sens que la grammaire de transformation se distingue par son exclusivisme ; elle ne concerne que l'axe syntagmatique de la langue et ignore l'axe paradigmatique. De même que l'interdépendance de ces deux axes, autrement dit l'interdépendance des constructions syntactiques et des classes de morphèmes et des mots, constitue le pivot de la structure de la langue, la base de toute grammaire doit être une construction tenant compte de ces deux axes. Étant donné que la linguistique descriptive est entièrement bâtie sur l'axe syntagmatique, son exclusivisme s'est transmis par héritage à la grammaire de transformation dans la mesure où cette dernière croît sur le terrain de la linguistique descriptive.

Il existe également une autre difficulté en grammaire de transformation. Les règles de transformation de cette grammaire se construisent de telle manière que les deux principaux degrés d'abstraction dans la langue se confondent : celui des relations syntactiques intérieures et celui des ressources linguistiques qui servent à exprimer ces relations.

⁶La description détaillée de la grammaire de transformation se trouve dans l'article déjà cité de N. Chomsky et dans le livre du même auteur : *Syntactic Structures*, La Haye, 1957

Du trait unaire (Lacan)

13

Il (*Saumjan*) dit bien que Troubetzkoy a joué un grand rôle pour son élaboration de la grammaire générative. [...] ... pour les copains qui le voulaient, j'avais photocopié tout le passage, les trois ou quatre pages de la définition du phonème de Troubetzkoy. C'est une unité de différence, mais qui n'est pas matérialisable. »

Et pourquoi ça m'avait plu ? Parce que ça faisait une introduction possible à ce que dit Lacan à propos du **trait unaire**, c'est-à-dire une **unité de différence**. Ce n'est pas une unité matérialisée. [...] ... ⁷Mais le phonème, ce n'est pas A, B, C. C'est ce qui permet qu'il puisse y avoir une distinction entre A, B, C. C'est ce à quoi s'était évertué Lacan, notamment dans son séminaire sur l'identification »

Jacques **Lacan**,
L'Identification (1961-62), séminaire IX,
séance du 6 décembre 1961

<http://stafarla.free.fr/>

Ceci pour vous introduire à ce qui fait l'essence du signifiant et dont ce n'est pas pour rien que je l'illustrerai le mieux de sa forme la plus simple qui est ce que nous désignons depuis quelque temps comme l'*Einzigiger Zug*.

L'*Einzigiger Zug* qu'ici je vise est ce qui donne à cette fonction son prix, son acte et son ressort.

C'est ceci qui nécessite, pour dissiper ce qui pourrait ici rester de confusion, que j'introduise pour le traduire au mieux et au plus près ce terme, qui n'est point un néologisme, qui est employé dans la théorie dite des ensembles, le mot unaire au lieu du mot unique. Tout au moins il est utile que je m'en serve aujourd'hui, pour bien vous faire sentir ce nerf dont il s'agit dans la distinction du statut du signifiant.

[...]

⁷Jean Oury a fait allusion à la confusion qui a pu se faire entre « le phonème au sens logique du terme, et la réalisation phonématique », c'est-à-dire A, B, C »

Car si je fais une ligne de bâtons, il est tout à fait clair que... quelle que soit mon application...il n'y en aura pas un seul de semblable, et je dirai plus, ils sont d'autant plus convaincants comme ligne de bâtons que justement je ne me serai pas tellement appliqué à les faire rigoureusement semblables.

[...]

...comment vous dire cette émotion qui m'a saisi quand penché sur une de ces vitrines je vis sur une côte mince, manifestement une côte d'un mammifère...

[...]

deux d'abord, puis un petit intervalle, et ensuite cinq, et puis ça recommence.

Voilà, me disais-je — en m'adressant à moi-même par mon nom secret ou public — voilà pourquoi en somme Jacques LACAN ta fille n'est pas muette.

Ta fille est ta fille, car si nous étions muets, elle ne serait point ta fille.

[...]

Chacun de ces traits n'est pas du tout identique à celui qui est son voisin, mais cela n'est pas parce qu'ils sont différents qu'ils fonctionnent comme différents, mais en raison que la différence signifiante est distincte de tout ce qui se rapporte à la différence qualitative, comme je viens de vous le montrer avec les petites choses que je viens de faire circuler devant vous.

La différence qualitative peut même à l'occasion souligner la mêmété signifiante.

Cette mêmété est constituée de ceci justement que le signifiant comme tel sert à connoter la différence à l'état pur, et la preuve c'est qu'à sa première apparition le UN manifestement désigne la multiplicité comme telle. »

14

« ... la redéfinition de l'**objet a**, il ne le présente surtout pas comme quelque chose de matérialisable. C'est une unité de différence, d'ailleurs il le dit, que ça se rapproche beaucoup, logiquement, du phonème qui est la pièce la plus importante, mais qui n'est pas matérialisable. Alors ça, ce n'est pas facile à faire passer parce que les gens veulent toujours matérialiser les trucs. »

15

« Quand on parle de la grammaire générative⁸ de Saumjan, ce n'est pas quelque chose de matérialisable. C'est tout un système d'équations qui peut arriver à ce qu'il puisse émerger quelque chose d'une réalisation phonématique ou syntaxique, etc.

Donc, il y avait tout ce paquet-là, aussi confus que je le raconte. Et le Collectif — ça je l'avais dit ! — obéit à une logique de cet ordre-là, et ce n'est pas quelque chose de l'ordre matérialisable. Le Collectif, ce n'est pas un groupe de personnes, c'est une structure. Une structure qui obéit à une dimension de logique très particulière, qui se rapproche de ce que dit Saumjan qui lui-même tire ses exemples à partir de réflexions de cybernétique un peu complexes.

En fin de compte, le phonème, c'est ce qui permet qu'il y ait de la différence. Alors, il faut faire attention à tout ça... Je n'en ai pas dit plus, mais il aurait fallu discuter !... »

Alors... (3)

Chosifier/fétichiser (Marx et...)

16

« Est-ce que dans les groupes qui travaillent sur le Collectif, on ouvre un petit peu les phrases pour voir ce que ça cache ? C'est peut-être des blagues tout ça mais ça me semble encore valable pour éviter au maximum de **cho-si-fier**.

Parce qu'à l'arrière-plan de tout ça, la pire des choses, c'est de chosifier. Ça veut dire quoi chosifier ?

⁸ *Même remarque que précédemment.*

Alors là, on peut ouvrir les vannes...

17

« “Chosifier” ? Ce n’est pas loin de **fétichiser**. Mais si on dit : “fétichiser” *Alors* on en revient à tout ce que je raconte sur...

Lacan en parle aussi. Très bien. Il dit bien que c’est Marx qui a inventé même le mot “symptôme”, qui a vraiment articulé quelque chose... [...] d’une façon extraordinaire, surtout quand il reprend la **logique négative de Hegel**.

*Sur cette question,
cf. l'ensemble des prises de notes 2000/2006, notamment à partir :
des notions d'économie générale et économie restreinte
empruntés par Niels Egebak à Georges Bataille
d'une certaine relecture de Karl Marx, notamment par Gérard Granel
pour arriver à la notion de travail vivant, inestimable
Cf. également
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable/gbataille.html>*

De la bureaucratie

18

« Ce qu’on appelle la bureaucratisation. Mais la bureaucratisation, ça n’est pas nouveau. Quelqu’un a parlé de la bureaucratisation au XIV^e siècle. »

*Jean Oury dira un peu plus tard
que la bureaucratisation est l'instrument majeur de l'économie restreinte.
Il est insatisfait du terme « instrument » (à corriger, ajoutera-t-il)
Sur cette thématique,
Jean Oury va interpeler Olivier Legré.
Ils citeront tous deux quelques ouvrages ou articles importants.*

Francis **Bezler**, « **Pénitence et contrôle fiscal à l'époque féodale** »
<http://e-spania.revues.org/11243>

Peter **Brown**, **Genèse de l'Antiquité tardive**, Gallimard, 1983.
http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Applicatal/vers_detail.pl?numero_titre=010013949
<http://fr.shvoong.com/humanities/history/2019743-la-gen%C3%A8se-antiquit%C3%A9-tardive/>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Antiquit%C3%A9_tardive

(ici, une reprise de la séance d'octobre 2009)

Giorgio **Agamben**, **Le règne et la gloire, Homo Sacer, II, 2**
chapitre « Angéologie et bureaucratie », Seuil 2008
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020961936>
<http://www.fabula.org/actualites/article25173.php>

« Le parallélisme entre bureaucratie céleste et bureaucratie terrestre n’est pas une invention de Denys l’Aréopagite. Si les anges sont déjà définis chez Athénagore au moyen de termes et d’images empruntés au langage de l’administration [...], l’analogie est clairement affirmée dans un passage de l’Adversus Praxeam de Tertullien [...]

Dès lors que le concept même de hiérarchie requiert une diversité d'ordres qui se fonde sur la différence des offices et des activités, il en va de même dans la cité, où il y a différents ordres selon les différentes fonctions : l'ordre des magistrats est différent de celui des militaires, de celui des agriculteurs et ainsi de suite. Si les ordres civils sont nombreux, on peut toutefois les ramener à trois, en considérant que toute communauté parfaite possède un principe, un moyen et une fin. C'est pourquoi dans tout état ou dans toute cité, quels qu'ils soient, on trouve trois ordres d'hommes : ceux du niveau le plus élevé, qui sont les praticiens ; ceux de niveau infime, comme le peuple vil, d'autres, de niveau intermédiaire, comme le peuple honorable [populus honorabilis]. De la même manière, dans toutes les hiérarchies angéliques, les ordres se distinguent selon les offices... (S. Th., q. 108, a. 2.)

Une fois établi le caractère central de la notion de hiérarchie, les anges et les bureaucrates tendent à se confondre, exactement comme dans l’univers de Kafka : non seulement les anges du ciel se disposent en fonction d’offices et de ministères, mais les fonctionnaires de la terre acquièrent à leur tour des fonctions angéliques et deviennent, comme les anges, capables de purifier, d’illuminer, de perfectionner. Et, selon une ambiguïté qui caractérise profondément l’histoire du rapport entre pouvoir spirituel et pouvoir séculier, la relation paradigmatique entre angéologie et bureaucratie court tantôt dans un sens, tantôt dans l’autre : parfois chez Tertullien, l’administration de la monarchie terrestre est le modèle des ministères angéliques, d’autres fois, c’est la bureaucratie céleste qui fournit l’archétype de la bureaucratie terrestre. » (p.241-242)

« Dans toutes ces analyses, les concepts de hiérarchie, de ministère et d'ordre sont centraux. Bien avant encore de les affronter de manière thématique dans une discussion serrée avec *La hiérarchie céleste*, de Denys l'Aréopagite, Thomas les discute de manière indirecte et les laisse affleurer dans chaque question, témoignant d'une véritable obsession hiérarchique qui concerne aussi bien les ministères évangéliques que ceux des hommes. Ainsi, à propos de l'illumination, il exclut qu'un ange inférieur puisse illuminer un ange qui lui est supérieur dans la hiérarchie (alors que, faisant une exception au parallélisme général qu'il établit entre les hiérarchies célestes et les hiérarchies terrestres, Thomas admet qu'il est possible que quelqu'un qui se trouve à un échelon inférieur dans la hiérarchie ecclésiastique puisse éduquer un supérieur). Dans la section consacrée au langage des anges (I, q. 107, a. 2), Thomas affronte avec le plus grand sérieux le problème de savoir si un ange inférieur peut adresser la parole à un ange hiérarchiquement supérieur (la réponse est positive, mais non sans réserve). Dans la discussion du gouvernement des anges sur les créatures incarnées, le principe hiérarchique est élevé à une loi universelle, qui concerne aussi les hiérarchies civiles :

Dans la sphère humaine aussi bien que dans la sphère naturelle se retrouve la règle selon laquelle un pouvoir plus restreint est gouverné par un pouvoir plus universel, comme le pouvoir du bailli est gouverné par le pouvoir du roi. De la même manière les anges supérieurs président aux anges inférieurs (*Ibid.*, I, q. 110, a. 1.)

[...]

On a coutume de distinguer entre les anges assistants et les anges administrateurs selon la ressemblance avec ceux qui sont au service [*famulantur*] d'un roi. Quelques-uns d'entre eux sont toujours en sa présence et écoutent immédiatement ce qu'il ordonne. À d'autres en revanche, les ordres royaux sont transmis à travers les assistants, comme il arrive pour ceux qui administrent des cités lointaines, et ceux-là sont appelés gouvernants et non assistants (*Ibid.*, I, q. 112, a. 3 [...]). » (p.231-233)

Faire également des recherches sur l'ensemble des prises de notes à partir des auteurs suivants (ici dans un certain désordre!) :

Janine **Quillet** Guillaume **d'Ockham** Marsile **de Padoue** François **Hartog** Pierre **Legendre** Miguel de **Unamuno** Pierre **Alféri**

18

« Or, tout notre travail... parler de l'*identification*, du transfert, de la pulsion, du désir inconscient, ce n'est pas monnayable sur le plan de l'économie restreinte. »

19

« Le problème se pose : quels sont les rapports entre la psychanalyse et l'économie restreinte ? Ah ! De quoi s'occupe la psychanalyse ? De réadapter un type pour qu'il puisse travailler davantage ? — “Ah oui, ça peut avoir un effet bénéfique, un type qui était complètement apragmatique, maintenant il travaille, il gagne sa vie comme on dit —” ... M'enfin... C'est limite, hein ! Parce que si tous les chômeurs, on les envoyait en psychanalyse pour qu'ils trouvent du travail... ça aurait un côté bizarre... »

20

« Et *Alors* : l'organisation même ... des sociétés de psychanalyse ? »

Reprendre cette thématique à partir de la séance de septembre :

faisant référence à la personnalité et à l'action de Jean **Clavreul**
Jean Oury avait déjà abordé le fonctionnement de L'École freudienne de Paris
(cartels, passe, passeurs, jury d'agrément...)
<http://jeanclavreul.fr/biographie.html>

Alors... (4)

21

« *Alors...* de rétablir des structures où il y a un degré de liberté. Quand même, le désir, le transfert, le fantasme, c'est extraordinaire comme trouvaille de Freud. Sauf qu'il n'avait pas de conscience politique suffisante. Ça n'empêche pas qu'il avait trouvé des trucs fantastiques. »

22

« Des petits groupes de Bion ? C'est extraordinaire, Bion. Ça ne veut pas dire qu'il faut être bioniste ! Mais n'empêche... Et là, on retrouve Tosquelles. Il connaissait bien tout ça. C'est une dialectique concrète comme ça. Et quand il parlait des psychanalystes, il disait pour la plupart : "Ça, c'est du domaine de la psychanalysette..." La psychanalyse de transfert, on l'apprend tous les jours, au quotidien. Au quotidien... Mais à condition qu'il y ait du quotidien, à condition qu'il n'y ait pas, comme ici et ailleurs, des cellules, de la contention et qu'on n'emmerde pas les gens pour je ne sais pas quoi. Le quotidien, des rencontres, et que les gens vous parlent. Vous parlent, quoi. Les schizophrènes parfois c'est fantastique ce qu'ils peuvent vous dire, avec une intelligence supérieure. »

*En se référant à ses dialogues au quotidien
avec une pensionnaire schizophrène de La Borde
Jean Oury reprend en cette fin de séminaire, dans un raccourci fulgurant,*

*la question de la Spaltung et du transfert dissocié
(avec toutes les notions ou concepts qui s'y rattachent :
liberté de circulation, la rencontre, tuchè/automaton*

*les greffes de transfert (Pankow),
les relations multidimensionnelles (Tosquelles),*

C'est sur l'ensemble des prises et des bribes de notes qu'il faut travailler tout ça.

23

« Tout ça pour dire que c'est pour ça que je voulais parler dans le *Collectif* de la grammaire générative⁹ de Saumjan. Parce qu'il y a tout ça dedans et Lacan n'en parle pas suffisamment.

*Un texte daté de 1971-72, avant le séminaire sur le Collectif
(reprise de la séance de février 2009)*

**Jean Oury, « Thérapeutique institutionnelle »,
Encyclopédie médico-chirurgicale, octobre 1972**

« Dans chaque acte de notre vie professionnelle, une histoire est inscrite. Ce que l'on fait est déterminé en partie par le Savoir, mais avant tout par ce qui est là : machine dont nous sommes organes. combustible, et ouvrier. Machine logique, abstraite, cybernétique, dans un "champ transformationnel" (cf. S.K. SAUMJAN). Il y a une "pratique déterminante" qui ne s'articule pas avec le Savoir.

C'est dans cette humilité que toute décision est prise — par un seul ou par plusieurs — décision de sortie, d'entrée, de faire tel ou tel traitement, de convoquer ou de créer telle ou telle réunion, etc... Tout concourt à construire l'équation référentielle de la "décision". Gestalt dont la dialectique interne est souvent insaisissable par essence. Chaque "malade" doit être pris en considération par cette machine, en tenant compte de sa personne, de son espace nosographique, de ses attaches dans le monde, de ses possibilités et des modalités thérapeutiques locales. Il est quelquefois plus efficace de "travailler" une zone brouillée du Collectif, de s'attarder à tel ou tel nœud de conflit, que de s'affairer dans une recherche sérielle.

Règle bien banale de toute démarche de l'intelligence : le détour. Mais de l'appliquer à ce que nous appelons le Collectif, suppose que celui-ci soit envisagé comme un ensemble structuré et que notre position théorique, notre insertion concrète, et le poids de notre opinion le structurent d'une certaine manière, créant des systèmes vectorisés, qui sont de valeur inégale mais permettent une stratégie, même si celle-ci n'est pas "claire", directement compréhensible. De fait, elle est en même temps déchiffrement de ce qu'elle crée, réglage dans un champ qui n'est pas celui de la représentation classique, mais qui obéit à une topologie pas encore bien définie, réseau cybernétique

⁹ *Idem.*

dont la linéarité est douteuse, incluant des condensations des "caissons noirs" qui peuvent paraître énigmatiques. C'est dans cette perspective que nous pouvons cerner ce qu'il en est de ce qu'on ose encore appeler "psychothérapie institutionnelle". »

Pour lire la suite sur le site de La Borde

<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20jean/Textes/texte0.htm>

Revoir également toutes les séances précédentes,

par exemple celle du 18 juin 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080618.pdf

Le site de l'Encyclopédie médico-chirurgicale

<http://www.em-consulte.com/produit/ps>

24

« Pour le mois prochain, il faudra interroger les augures... Ceux qui ont des accointances avec des augures peuvent leur téléphoner, mais on essayera en disant que c'est ici, mais si c'est ailleurs on dira que c'est ailleurs... »¹⁰

¹⁰ *Finalemment : le séminaire continue dans l'amphi CMME...*

Montage autour de la question du trait unaire, comme unité de différence

Reprenons notre visée : “1”.

[...]

Nous partons, comme il est normal concernant l'identification, du mode d'accès le plus commun de l'expérience subjective, celui qui s'exprime par ce qui paraît l'évidence essentiellement communicable dans la formule, qui au premier abord ne paraît pas soulever d'objection : que A soit A.

[...]

Pour l'instant contentons-nous de ceci que notre langage ici nous permet de bien articuler : c'est que le “A est A”, ça a l'air de vouloir dire quelque chose, ça fait signifié.

[...]

Nous avons dans notre expérience...voire dans notre folklore analytique...quelque chose, une image jamais assez approfondie, exploitée, qu'est le jeu du petit enfant, si savamment repéré par FREUD¹¹, aperçu de façon si perspicace dans le “fort-da”. Reprenons-le pour notre compte puisque, d'un objet à prendre et à rejeter... il s'agit dans cet enfant de son petit-fils...FREUD a su apercevoir le geste inaugural dans le jeu.

Refaisons ce geste, prenons ce petit objet, une balle de ping-pong : je la prends, je la cache, je la lui remontre.

La “balle de ping-pong” est “la balle de ping-pong”, mais ce n'est pas un signifiant, c'est un objet.

C'est une approche pour dire : “ce petit(a) est un petit(a)”.

Il y a entre ces deux moments... que j'identifie incontestablement d'une façon légitime...la disparition de la balle. Sans cela il n'y a rien moyen que je montre, il n'y a rien qui se forme sur le plan de l'image. Donc la balle est toujours là et je peux tomber en catalepsie à force de la regarder.

¹¹ Sigmund Freud, “Au-delà du principe de plaisir,” in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2006.

Quel rapport y a-t-il entre le “est” qui unit les deux apparitions de la balle et cette “disparition intermédiaire” ?

Sur le plan imaginaire, vous touchez qu'au moins la question se pose du rapport de ce “est” avec ce qui semble bien le causer, à savoir la disparition, et là vous êtes proches d'un des secrets de l'identification qui est celui auquel j'ai essayé de vous faire reporter dans le folklore de l'identification : cette assumption spontanée par le sujet de l'identité de deux apparitions pourtant bien différentes.

[...]

Quand nous parlons de notre expérience de l'être, ce n'est point pour rien que tout l'effort d'une pensée qui est la nôtre, contemporaine, va formuler quelque chose dont je ne déplace jamais le gros meuble qu'avec un certain sourire : ce Dasein, ce mode fondamental de notre expérience dont il semble qu'il faut en désigner le meuble donnant toute accession, à ce terme de l'être, la référence primaire.

C'est bien là que quelque chose d'autre nous force de nous interroger sur ceci : que la scansion où se manifeste cette présence au monde, n'est pas simplement imaginaire, à savoir que déjà ce n'est point à l'autre qu'ici nous nous référons, mais à ce plus intime de nous-mêmes dont nous essayons de faire l'ancrage, la racine, le fondement de ce que nous sommes comme sujet.

Car si nous pouvons articuler, comme nous l'avons fait sur le plan imaginaire, que ma chienne me reconnaisse pour le même, nous n'avons par contre aucune indication sur la façon dont elle s'identifie.

De quelque sorte que nous puissions la réengager en elle-même, nous ne savons point, nous n'avons aucune preuve, aucun témoignage du mode sous lequel, cette identification, elle l'accroche.

C'est bien ici qu'apparaît la fonction, la valeur du signifiant même comme tel, et c'est dans la mesure même où c'est du sujet qu'il s'agit que nous avons à nous interroger sur le rapport de cette identification du sujet avec ce qui est une dimension différente de tout ce qui est de l'ordre de l'apparition et de la disparition, à savoir le statut du signifiant.

[...]

Je l'indique tout de suite, le signifiant n'est point le signe. C'est à donner à cette distinction sa formule précise que nous allons nous employer.

Je veux dire que c'est à montrer où gît cette différence que nous pourrions voir surgir ce fait déjà donné par notre expérience que c'est de l'effet du signifiant que surgit comme tel le sujet.

[...]

Ce que j'ai appelé l'autre jour une indication... qui restera n'être encore qu'une indication... de l'identité de cette fausse consistance du "A est A" avec ce que j'ai appelé une ère théologique, me permettra je crois de faire un pas dans ce dont il s'agit concernant le problème de l'identification, pour autant que l'analyse nécessite qu'on la pose, par rapport à une certaine accession à l'identique, comme la transcendant.

Cette fécondité, cette sorte de détermination qui est suspendue à ce signifié du "A est A" ne saurait reposer sur sa vérité puisqu'elle n'est pas vraie, cette affirmation.

Ce qu'il s'agit d'atteindre dans ce que devant vous je m'efforce de formuler, c'est que cette fécondité repose justement sur le fait objectif... j'emploie là "objectif" dans le sens qu'il a par exemple dans le texte de DESCARTES¹² :

quand on va un peu plus loin on voit surgir la distinction, concernant les idées, de leur "réalité actuelle" avec leur "réalité objective".

[...]

...le fait objectif que A ne peut pas être A, c'est cela que je voudrais d'abord mettre pour vous en évidence, justement pour vous faire comprendre que c'est de quelque chose qui a rapport avec ce fait objectif qu'il s'agit et jusque dans ce faux effet de signifié qui n'est là qu'ombre et conséquence qui nous laisse attaché à cette sorte de primesaut qu'il y a dans le "A est A".

Que le signifiant soit fécond de ne pouvoir être en aucun cas identique à lui-même...

[...]

Si je dis : "mon grand-père est mon grand-père", vous devez tout de même bien saisir là qu'il n'y a aucune tautologie, que "mon grand-père", premier terme, est un usage d'index du deuxième terme "mon grand-père", qui n'est sensiblement pas différent de son nom propre, par exemple Émile LACAN, ni non plus du "c" du "c'est" quand je le désigne quand il entre dans une pièce : "c'est mon grand-père".

Ce qui ne veut pas dire que son nom propre soit la même chose que ce "c" de "this is my granfather".

[...]

Quoi qu'il en soit, ce dont il s'agit dans "mon grand-père est mon grand-père" veut dire ceci : que cet exécrationnel petit bourgeois qu'était ledit bonhomme, cet horrible

personnage grâce auquel j'ai accédé à un âge précoce à cette fonction fondamentale qui est de maudire Dieu, ce personnage est exactement le même qui est porté sur l'état civil comme étant démontré par les liens du mariage pour être père de mon père, en tant que c'est justement de la naissance de celui-ci qu'il s'agit dans l'acte en question.

Vous voyez donc à quel point "mon grand-père est mon grand-père" n'est point une tautologie.

Ceci s'applique à toutes les tautologies, et ceci n'en donne point une formule univoque, car ici il s'agit d'un rapport du réel au symbolique.

Dans d'autres cas il y aura un rapport de l'imaginaire au symbolique, et faites toute la suite des permutations, histoire de voir lesquelles seront valables.

[...]

Si je pose qu'il n'y a pas de tautologie possible, ce n'est pas en tant que A premier et A second veulent dire des choses différentes que je dis qu'il n'y a pas de tautologie : c'est dans le statut même de A qu'il y a inscrit que A ne peut pas être A.

Et c'est là-dessus que j'ai terminé mon discours de la dernière fois en vous désignant dans SAUSSURE le point où il est dit que A comme signifiant ne peut d'aucune façon se définir, sinon que comme n'étant pas ce que sont les autres signifiants. De ce fait : qu'il ne puisse se définir que de ceci justement de n'être pas tous les autres signifiants, de ceci dépend cette dimension qu'il est également vrai qu'il ne saurait être lui-même.

Il ne suffit pas de l'avancer ainsi de cette façon opaque justement parce qu'elle surprend, qu'elle chavire cette croyance suspendue au fait que c'est là le vrai support de l'identité, il faut vous le faire sentir.

Qu'est-ce que c'est qu'un signifiant ?

Si tout le monde, et pas seulement les logiciens, parle de A quand il s'agit de "A est A", c'est quand même pas un hasard, c'est parce que, pour supporter ce qu'on désigne, il faut une "lettre ».

Vous me l'accordez, je pense, mais aussi bien

je ne tiens point ce saut pour décisif, sinon que mon discours ne le recoupe, ne le démontre d'une façon suffisamment surabondante pour que vous en soyez convaincus, et vous en serez d'autant mieux convaincus que je vais tâcher de vous montrer dans la "lettre" justement, cette essence du signifiant par où il se distingue du signe.

[...]

Ce que je vais donc vous montrer ne prend sa pleine et plus exacte situation que d'une certaine réflexion sur ce qu'est le caractère chinois.

[...]

Dans la colonne de gauche voilà la calligraphie de cette phrase : qui veut dire :

¹²R. Descartes, "Méditation troisième".

“l'ombre de mon chapeau danse et tremble sur les fleurs du Haï-tang”¹³.

De l'autre côté, vous voyez écrite la même phrase dans des caractères courants, ceux qui sont les plus licites, ceux que fait l'étudiant à nonnant quand il fait correctement ses caractères.

Ces deux séries sont parfaitement identifiables, et en même temps elles ne se ressemblent pas du tout.

Apercevez-vous que c'est de la façon la plus claire en tant qu'ils ne se ressemblent pas du tout, que ce sont bien évidemment, de haut en bas, à droite et à gauche, les sept mêmes caractères, même pour quelqu'un qui n'a aucune idée, non seulement des caractères chinois, mais aucune idée jusque-là qu'il y avait des choses qui s'appelaient des caractères chinois.

Si quelqu'un découvre cela pour la première fois dessiné quelque part dans un désert, il verra qu'il s'agit à droite et à gauche de caractères, et de la même succession de caractères à droite et à gauche.

Ceci pour vous introduire à ce qui fait l'essence du signifiant et dont ce n'est pas pour rien que je l'illustrerai le mieux de sa forme la plus simple qui est ce que nous désignons depuis quelque temps comme l'*Einzigiger Zug*.

L'*Einzigiger Zug* qu'ici je vise est ce qui donne à cette fonction son prix, son acte et son ressort.

C'est ceci qui nécessite, pour dissiper ce qui pourrait ici rester de confusion, que j'introduise pour le traduire au mieux et au plus près ce terme, qui n'est point un néologisme, qui est employé dans la théorie dite des ensembles, le mot unaire au lieu du mot unique. Tout au moins il est utile que je m'en serve aujourd'hui, pour bien vous faire sentir ce nerf dont il s'agit dans la distinction du statut du signifiant.

[...]

Car si je fais une ligne de bâtons, il est tout à fait clair que... quelle que soit mon application...il n'y en aura pas un seul de semblable, et je dirai plus, ils sont d'autant plus convaincants comme ligne de bâtons que justement je ne me serai pas tellement appliqué à les faire rigoureusement semblables.

[...]

...comment vous dire cette émotion qui m'a saisi quand penché sur une de ces vitrines je vis sur une côte mince, manifestement une côte d'un mammifère...

[...]

deux d'abord, puis un petit intervalle, et ensuite cinq, et puis ça recommence.

Voilà, me disais-je — en m'adressant à moi-même par mon nom secret ou

public — voilà pourquoi en somme Jacques LACAN ta fille n'est pas muette. Ta fille est ta fille, car si nous étions muets, elle ne serait point ta fille.

[...]

Chacun de ces traits n'est pas du tout identique à celui qui est son voisin, mais cela n'est pas parce qu'ils sont différents qu'ils fonctionnent comme différents, mais en raison que la différence signifiante est distincte de tout ce qui se rapporte à la différence qualitative, comme je viens de vous le montrer avec les petites choses que je viens de faire circuler devant vous.

La différence qualitative peut même à l'occasion souligner la mêmété signifiante.

Cette mêmété est constituée de ceci justement que le signifiant comme tel sert à connoter la différence à l'état pur, et la preuve c'est qu'à sa première apparition le UN manifestement désigne la multiplicité comme telle.

Autrement dit : je suis chasseur... puisque nous voilà portés au niveau du Magdalénien IV. Dieu sait qu'attraper une bête n'était pas beaucoup plus simple à cette époque que ça ne l'est de nos jours pour ceux qu'on appelle les Bushmen, et c'était toute une aventure !

Il semble bien qu'après avoir atteint la bête il fallait la traquer longtemps pour la voir succomber à ce qui était l'effet du poison.

J'en ai tué une, c'est une aventure. J'en tue une autre, c'est une seconde aventure, que je peux distinguer par certains traits de la première, mais qui lui ressemble essentiellement d'être marquée de la même ligne générale.

À la quatrième, il peut y avoir embrouillement : qu'est-ce qui la distingue de la seconde, par exemple ?

À la vingtième, comment est-ce que je m'y retrouverai, ou même, est-ce que je saurai que j'en ai eu vingt ?

[...]

De même qu'il ne suffit point de dire :

« Mais tout de même, Untel n'est pas moi ! ».

Ça n'est pas simplement parce que LAPLANCHE

a les cheveux comme ça et que je les ai comme cela, et qu'il a les yeux d'une certaine façon, et qu'il n'a pas tout à fait le même sourire que moi, qu'il est différent.

[...]

La question n'est pas suffisamment résolue dans le réel.

C'est le signifiant qui tranche.

C'est lui qui introduit la différence comme telle dans le réel, et justement dans la mesure où ce dont il s'agit n'est point de différences qualitatives.

[...]

¹³ Cf. [l'article de Guy Sizaret sur Lacanchine](#)

cette sorte de distinction particulièrement manifeste dans le trait unaire en tant que ce qui le distingue ce n'est point une identité de semblance, c'est autre chose.

Quelle est cette autre chose ?

C'est ceci : c'est que le signifiant n'est point un signe.

Un signe nous dit-on, c'est de représenter quelque chose pour quelqu'un. Le quelqu'un est là comme support du signe.

La définition première qu'on peut donner d'un quelqu'un, c'est quelqu'un qui est accessible à un signe. C'est la forme la plus élémentaire, si on peut s'exprimer ainsi, de la subjectivité.

Il n'y a point d'objet ici encore.

Il y a quelque chose d'autre : le signe, qui représente ce quelque chose pour quelqu'un.

Un signifiant se distingue d'un signe d'abord en ceci... qui est ce que j'ai essayé de vous faire sentir

...c'est que les signifiants ne manifestent d'abord que la présence de la différence comme telle et rien d'autre. La première chose donc qu'il implique, c'est : que le rapport du signe à la chose soit effacé.

Ces "1" de l'os magdalénien, bien malin qui pourrait vous dire de quoi ils étaient le signe.

[...]

comme on vous l'a enseigné à l'école...on ne peut additionner des torchons avec des serviettes, des poireaux avec des carottes et ainsi de suite. C'est tout à fait une erreur.

[...]

Vous pouvez très bien additionner ce que vous voulez au niveau d'un certain registre pour la simple raison que ce dont il s'agit dans un ensemble, c'est comme l'a très bien exprimé un des théoriciens spéculant sur un des dits paradoxes :

"il ne s'agit ni d'objet ni de chose, il s'agit de "1" très exactement, dans ce qu'on appelle élément des ensembles.

[...]

Cet "1" comme tel, en tant qu'il marque

la différence pure, c'est à lui que nous allons

nous référer pour mettre à l'épreuve, dans notre prochaine réunion, les rapports du sujet au signifiant. Il faudra d'abord que nous distinguions le signifiant du signe, et que nous montrions en quel sens le pas qui est franchi est celui de la chose effacée.

[...]

Comment peut-il se faire, ce rapport typique au sujet constitué par l'existence du signifiant comme tel, seul support possible de ce qui est pour nous originalement l'expérience de la répétition ?

M'arrêterai-je là, ou d'ores et déjà vous indiquerai-je comment il faut modifier la formule du signe pour saisir, pour comprendre ce dont il s'agit dans l'avènement du signifiant ?

Le signifiant...à l'envers du signe, n'est pas ce qui représente quelque chose pour quelqu'un

...c'est ce qui représente précisément le sujet pour un autre signifiant.

Ma chienne est en quête de mes signes et puis elle parle, comme vous le savez. Pourquoi est-ce que son parler n'est point un langage ?

Parce que justement je suis pour elle quelque chose qui peut lui donner des signes, mais qui ne peut pas lui donner de signifiant.

La distinction de la parole... comme elle peut exister au niveau préverbal...et du langage consiste justement dans cette émergence de la fonction du signifiant.